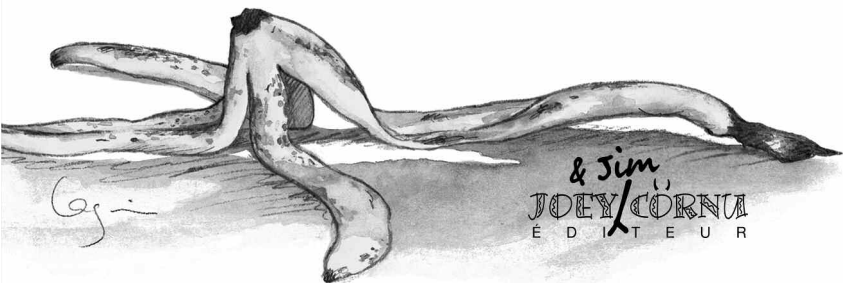
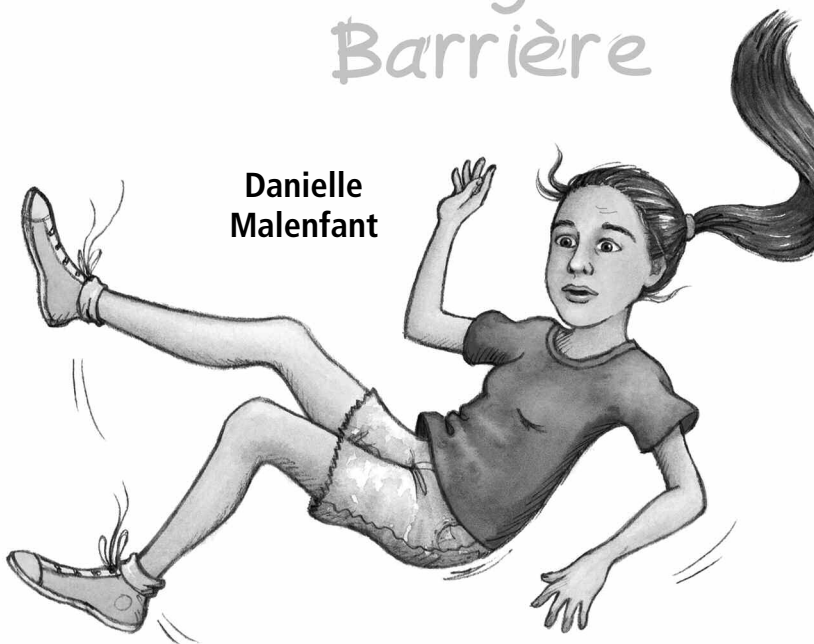


Les petites misères de Meghan Barrière

Danielle
Malenfant



& Jim
JOEY CORNA
ÉDITEUR

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Malenfant, Danielle, 1958-

Les petites misères de Meghan Barrière

Pour les jeunes de 7 à 12 ans.

ISBN 978-2-922976-38-0

I. Titre.

PS8626.A43P472 2013 jC843'.6 C2013-941818-0

PS9626.A43P472 2013

Direction de l'édition : Claudie Bugnon

Illustration de couverture : Isabelle Langevin

Montage de couverture : Studio Gougeon

Correction : Frédéric Tremblay

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boul. Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél. : 450 621-2265 • Téléc. : 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2013, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-38-0

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme
que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2013 :

Bibliothèque nationale du Québec

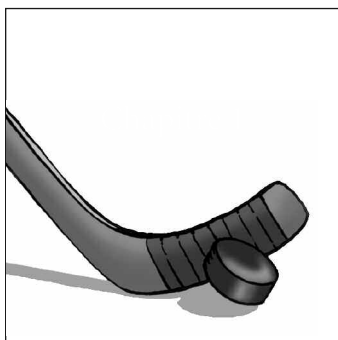
Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

À tous les enfants victimes de violence,
en souhaitant qu'ils en soient libérés...

Chapitres

1	La main brûlée	7
2	Les orteils gelés	17
3	Les dents brochées	41
4	Une jambe cassée	53
5	Amis pour le meilleur et pour le pire	66
6	Une soirée parfumée	76
7	Un kidnappeur en liberté	80
8	Une fête presque parfaite	87
	Épilogue	93
	Adresses utiles	97



La main brûlée

Au feu! Ma main brûle! Ça fait mal! Veux-tu bien me dire pourquoi je me suis appuyée sur le poêle à bois pour enlever mes bottes? Ma mitaine était mouillée. Au début, je n'ai pas senti la chaleur. Maintenant, je la sens trop. Mon cœur essaie de sortir au bout de mes doigts. La douleur est vraiment INSUPPORTABLE, même pour une dure à cuire comme moi. Mes yeux pleurent sans me demander la permission.

Je cours jusqu'à la salle de bain et je plonge ma main dans l'eau froide. Ma main

ressemble à une guimauve grillée. Ma mère entre dans la pièce. Elle sait que je ne pleure JAMAIS pour des niaiseries. D'un seul coup d'œil, elle comprend que c'est grave :

— On s'en va à l'hôpital, tout de suite!

J'enveloppe ma main dans une serviette humide, et on saute dans l'auto de maman.



À l'hôpital, l'infirmière me questionne :

— Quel est ton nom? Ton âge?

— Meghan Barrière: M-E-G-H-A-N.
Mais tout le monde m'appelle « La Puce ». J'ai presque dix ans et demi.

Même si on me surnomme La Puce, ça ne veut pas dire qu'on peut m'écraser. Je suis petite, mais je me défends. Une puce, ça mord... Par contre, en ce moment, j'ai plus

envie de crier que de mordre. Une grosse bulle jaune apparaît au centre de ma main. C'est un peu dégueu. Il faut avoir le cœur solide pour regarder ça. Le médecin vient me voir et il repart deux minutes plus tard. On l'appelle pour une urgence.

En attendant, ma main brûle comme si je jonglais avec des morceaux de braise. Je souffle sur ma peau pour la refroidir, plusieurs fois. Ça ne donne pas grand-chose. Le médecin revient au bout de deux heures. Il était temps! Si j'avais été en danger de mort, je serais rendue au ciel, avec mon grand-papa Michel.

Mes yeux remarquent les bras poilus du docteur. Mon imagination s'emballe: on dirait un ours déguisé en médecin. Le docteur me demande ce qui me fait rire. Je bafouille. Ma mère répond:

— C'est la nervosité, probablement.

Le médecin aux bras poilus m'explique la situation :

— Ta main est brûlée au deuxième degré. Il va falloir prendre des précautions pour éviter l'infection. Tu vas venir à l'hôpital tous les jours pendant une semaine. Ensuite, si tout va bien, une visite hebdomadaire devrait suffire. On va enlever la peau brûlée petit à petit, chaque jour.

En entendant cette nouvelle, je serre les dents. L'infirmière étend doucement une crème sur la paume de ma main. Ensuite, elle la recouvre d'un pansement blanc. Je la regarde travailler; la semaine prochaine, je devrai faire le traitement moi-même, avec l'aide de maman.

Câline! Je ne pourrai jamais jouer au hockey avec la main droite blessée. Ma main gauche est trop maladroite quand elle doit se débrouiller toute seule. D'un autre côté, je ne pourrai pas faire mon lit, ni la vaisselle non plus. Hum! Le petit doigt de ma main gauche me dit que mon cher frère va être obligé de s'occuper de toutes les corvées

durant quelques jours. Ah non! On a oublié de l'avertir qu'on était parties à l'hôpital. Le mardi, Mathis arrive plus tard que moi à la maison, à cause de ses cours de théâtre. À l'heure qu'il est, mon frerot doit paniquer. J'imagine la scène: mon frère arrive de l'école. Il trouve la maison vide. Comme on ne lui a pas laissé de message, son esprit invente les pires scénarios: un bandit nous a forcées à monter dans l'auto de maman; ensuite, il a obligé ma mère à conduire jusqu'à son repaire secret, dans le fond d'une forêt; il va bientôt téléphoner pour demander une rançon...

Si j'étais près de mon frère, ça me prendrait seulement trente secondes pour démolir son histoire :

— Premièrement, explique-moi donc où est passée l'auto du bandit.

— Euh...

— Deuxièmement, tu sais bien que dans notre petit village la plupart des téléphones

cellulaires ne fonctionnent pas. Comment veux-tu que le kidnappeur téléphone du fond de la forêt?

— Euh...

— Troisièmement, les bandits demandent des rançons aux gens super riches, pas aux gens pauvres comme nous.

— Euh...

Mathis a beaucoup d'imagination, mais aucune logique. Je suggère à maman de l'appeler, avant qu'il remette notre signalement au poste de police.

En arrivant chez moi, je fais la brave devant mon frère. Je le connais : si je donne les détails de mon aventure à Mathis, il va s'évanouir. Je plisse le nez et je lui raconte, entre deux grognements :

— Le pire, c'est que ma main sentait le cochon grillé.

Mon frère se tord de rire. Une fois dans ma chambre, je laisse sortir mes émotions. Je pleure parce que ma main élance, et je

pleure parce que je ne pourrai pas jouer au hockey. Ma saison est sur la glace, c'est le cas de le dire! Câline que l'année commence mal! C'est la dernière fois que je m'appuie sur un poêle à bois, hiver comme été, juré, craché.

Demain, je vais appeler Liam pour lui raconter ma mésaventure. Liam, c'est mon voisin et mon meilleur ami. On se connaît depuis la maternelle. Lui et moi, on se raconte tout: nos bêtises, nos projets, nos petits et nos grands secrets.

Ça va me faire du bien de parler avec mon ami. J'en profiterai aussi pour vérifier comment ça va de son côté. La dernière fois que je l'ai vu, mon ami avait l'air triste. J'ai essayé de savoir pourquoi:

— Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas, Liam? On dirait que tu as de la peine.

— Non, non, tout est correct. Bon, il faut que je m'en aille. Bye!

— Bye!

Pendant que je le questionnais, j'ai bien regardé mon ami dans les yeux. Selon ma mère, les yeux ne mentent pas. Quand j'étais petite et que j'essayais de lui raconter un mensonge, ma mère savait que je ne disais pas la vérité, rien qu'en plongeant son regard dans le mien. Elle ne se trompait jamais. C'était tellement frustrant!

Quand je racontais un mensonge à mes parents, c'était parce que j'avais peur de me faire chicaner. Par exemple, la fois où j'ai cassé la cafetière de maman. Je n'avais pas fait exprès, mais je ne voulais pas le dire à ma mère parce que je pensais qu'elle serait très fâchée. Alors, quand elle m'a demandé si c'était moi qui l'avait brisée, j'ai dit que non. Comme ma mère était certaine du contraire, elle a déclaré :

— Écoute, ma belle, si c'est toi qui as cassé la cafetière et que tu l'avoues, je ne serai pas fâchée. Je serai contente que tu aies dit la vérité. C'est toujours mieux de dire la vérité,

parce que quand on raconte des mensonges, on finit toujours par se faire prendre. En plus, quand on ment, on risque de perdre la confiance des gens.

Pour me donner un exemple de ce qui pouvait arriver, ma mère m'avait raconté l'histoire du petit garçon qui avait crié au loup. Ce jeune berger avait voulu jouer un tour aux gens de son village. Il avait crié : « Au loup ! Au loup ! Il y a un loup qui veut dévorer mes moutons ! » Les villageois étaient accourus pour l'aider à chasser un loup qui n'était pas là. Le petit berger avait trouvé sa blague très drôle, alors il avait fait le coup une deuxième fois. De nouveau, les villageois étaient venus pour rien. Plus tard, un loup s'était vraiment mis à pourchasser les moutons. Le petit berger avait crié à l'aide, mais cette fois, personne n'avait répondu à son appel, car tout le monde croyait qu'il mentait encore.

On peut mentir parce qu'on veut faire

une blague ou parce qu'on a peur. Je ne pense pas que Liam ment pour me faire une blague. Ça veut dire qu'il doit avoir peur...

Oui, mais de quoi?

Les orteils gelés

D'après ce que je peux voir, le mois de février ne sera pas vraiment mieux que celui de janvier. Ma main est guérie, mais un autre malheur nous est tombé sur la tête dès le début du mois. J'ai tracé un gros X sur le calendrier, dans la case du lundi quatre février. J'ai aussi noté l'heure de la catastrophe: dix-neuf heures quarante-trois. Comme ça, on ne risque pas d'oublier cette journée sombre, si jamais on survit à la terrible TEMPÊTE DE VERGLAS.

C'est grave en câline: on est devenus des